

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

Article

(Re) toucher terre

Interview de Jean-Yves Pineau

Directeur de l'association Les Locals

Juin 2020


PRÉFET
DE LA RÉGION
AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES
*Liberté
Égalité
Proximité*

La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes

La crise sanitaire du Covid-19 a bousculé la société toute entière et les mondes de l'art en particulier. La période du confinement, débutée le 17 mars dernier, a ouvert une parenthèse qui marquera pour de longues années l'ensemble de la société.

C'est dans ce cadre si particulier, où nous avons vu se produire un bouleversement de nos usages et de nos pratiques tant quotidiennes qu'artistiques, que nous avons décidé, au sein de l'agence Auvergne-Rhône-Alpes-Spectacle Vivant d'interroger les personnes parties prenantes de la vie culturelle. Nous avons choisi de les questionner tant sur des sujets personnels que professionnels, de connaître leur ressenti ainsi que leurs rêves d'avenir, d'interroger leur nouvelle adaptation au monde et de questionner leurs futurs.

La citation d'Édouard Glissant « *Agis dans ton lieu, pense avec le monde* », que nous avons choisie pour ouvrir toutes nos interviews, trouve ici tout son sens.

D'OU NOUS ÉCRIVEZ-VOUS ? ÊTES-VOUS SORTI DE VOTRE LIEU DE CONFINEMENT ?

Je fais partie des planqués. Enfin de ceux dont le boulot n'est pas spécialement utile pour faire tourner la société ou soigner des gens malades. Ça calme l'égo de le (re)découvrir. Ça rend humble. Enfin surtout pour le côté du soin et des services aux personnes. Parce que pour le côté de faire tourner la société, il pourrait y avoir débat. Et j'espère ardemment qu'il y en ait. Beaucoup. Et de l'impertinence. Et des actes et de l'action.

Je fais partie des chanceux. Ainsi le 17 mars, je me suis fait confiner chez moi à Limoges. Je vois déjà des sourires polis se dessiner sur vos visages de lecteurs.

Être confiné à Limoges ! La ville-verbe qui aimerait tant passer à autre chose depuis l'invention du limogeage ! Les formules parfois sont justes... cruelles. Comme un sketch de Desproges.

Être confiné à Limoges ! Cela sonne aux oreilles de certains comme une double peine.

Être confiné à Limoges, ce serait un peu comme être limogé aux confins. Mais aux confins de quoi ? Aux confins de cette société si brillante qui est tenue par quelques zéloteurs grassement récompensés pour qu'ils nous embrouillent au quotidien de telle sorte qu'on ne puisse plus croire à un autre monde possible ? Aux confins d'une société pour quelques « happy few » si brillante qu'elle en devient brûlante tous les jours un peu plus ? Aux confins de mégalofoles dont les grandes réussites nous sautent aux yeux tous les jours ? Peut-être et dans ce cas, tant mieux. Au royaume des confins, je suis un planqué chanceux.

Cela dit, ce « temps retrouvé » à l'ombre des hôpitaux sans lits mais sur-administrés, ce « temps retrouvé » à la mise en veilleuse de cette économie sur-consumériste, ce « temps retrouvé » mais à la liberté sur-veillée (pour notre bien), en a fait gamberger plus d'un sur le sens de la vie et de notre société. La crise sanitaire est peut-être une occasion unique pour nous les Limougeaudes et les Limougeauds de renverser une bonne fois pour toute cette maudite formule ! La terrasser ! Et tels des judokas, se servir de sa force négative pour la travestir une bonne fois pour toute en slogan, en réclame, en publicité, en marketing digne d'un recyclage des

plus écologiques qui soit ! Oui les temps sont mûrs pour que sur les murs de Paris s'affiche en grand ce slogan « Faites-vous Limoger » ! Ça claque et c'est classe. Limoges, l'image de la rébellion post Covid ! J'y reviendrai (façon de parler).

Je fais partie des chanceux. Mon travail au sein des Locals se partage en deux types d'occupations. Une partie faite d'écritures, d'analyses et de lectures. Une autre faite de contacts, de réunions, d'interventions et d'accompagnements d'acteurs sur le terrain. Un peu partout en France. Enfin avant le 17 mars. L'incidence professionnelle de cette crise sanitaire est certes préoccupante pour les finances Localesques (comme pour des millions de structures !) mais j'étais paré pour le télétravail que je pratique depuis 4 ans déjà. Le rythme à deux temps semble vouloir et pouvoir revenir doucement depuis le 11 mai. Pour l'anecdote, j'étais dans le Morvan et plus précisément à Château-Chinon lorsque le Président de la République est intervenu pour la première fois de manière si martiale, le 12 mars. Obligé que j'étais de suivre son propos par la présence incontournable d'une immense télé dans ce petit hôtel



improbable digne d'un film de Tim Burton. Mais version Sleepy Hollow. Il faut dire que je ne regarde plus la télé depuis 30 ans. Sauf lorsqu'il y a des matchs de rugby. Mais revenons à ce temps fort Républicain. Je ne cacherai pas ce moment de sidération que j'ai eu. Ce basculement soudain dans la 4^{ème} dimension. Je me suis surtout senti humilié, c'est idiot de ma part, par les gestes que mimait le Président pour montrer aux citoyens comment il fallait faire pour bien se laver les mains en évitant tout contact avec les autres. Et « en même temps », nous appeler, nous les citoyens, des plus jeunes inscrits aux plus grabataires, à aller voter. J'étais ahuri. Nous étions passés en quelques semaines, et en sifflant, d'un virus Cantonnaï à une pandémie qui allait nous cantonner. Tandis que l'ombre d'un ancien Président planait, il flottait dans ce lieu auto-nommé hôtel, un parfum désagréable d'avant-guerre. Le mécanisme de la terreur se mettait en marche. Je suis alors rentré du Morvan morveux. En repensant à cette République et à son École. À ce jeune Président très intelligent qui mime à la télé comment bien se laver les mains. C'est peut-être comme cela que l'on prend soin de l'Égalité et de la Fraternité. Les communicants savent à qui ils s'adressent.

Je fais partie des planqués et des chanceux. J'ai la chance d'avoir été confiné dans une maison avec un jardin. C'est en pleine ville tout près d'une très jolie gare. Et pourtant, au gré d'un non urbanisme salubre, il m'arrive parfois même en temps normal de me croire dans un village. Alors bien-sûr cette sensation n'en a été que décuplée lors du « grand atterrissage » de mars. Ce calme soudain, cette fausse torpeur si pleine de vie bruisante mais pas bruyante ! Depuis toujours le « faire pousser » m'intrigue et me fascine. Aussi j'ai un potager. Quoiqu'il m'en coûte, chaque année je m'y mets. Cette année, j'ai eu le temps de m'y consacrer un peu plus étant moins happé par d'autres « exigences » telles que la pêche à la mouche pour me plonger dans le Vivant ou la fréquentation des bars, indispensables à ma resocialisation périodique, ou bien encore par ces nombreux déplacements aux confins des territoires « vainqueurs » (de qui ? De quoi ?). Le lien à la terre quand on la fréquente de manière directe et sans artifice, devient vite très puissant. Magnifique. Attachant. Le potager reste ce lieu magique où le jardinier amateur doit d'abord faire confiance à la vie, sans la violer, et rester conscient que ce petit coin anthropisé est d'abord et malgré tout le fruit d'un ménage indissociable entre la terre et le climat. Si l'un ou l'autre vacille, c'est la vie qui est en danger. Rien

n'y fera. Et surtout pas ces engrais à base de molécules artificielles et autres biocides vendus à tour de bras et de réclames par ces monstrueuses pieuvres multinationales de l'industrie chimique. C'est un marché Faustien. Et nous croyons encore au Père Noël. Hélas.

Bref, à cette heure du confinement, nous devons être fin mars car c'était l'été déjà (!), je faisais un premier point sur les enseignements que cette crise sanitaire me révélait :

- Nous ne savions pas bien nous laver les mains.
- Nous ne savions pas bien que l'enfer c'était les autres.
- Nous ne savions pas bien remplir les « ausweis ».
- Nous ne savions pas bien rester chez nous quand le « chez nous » était tout petit et sans jardin.
- Nous ne savions pas bien faire croire aux censeurs que nous travaillions depuis chez nous, surtout les professeurs.
- Nous ne savions pas bien être autonomes.
- Nous ne savions pas bien de quoi demain serait fait mais déjà nous émettions quelques doutes sur sa capacité à être chantant.



RÊVE, CRAINTES ET ESPOIRS. DÉRIVES DE L'ESPRIT.

À part d'un autre monde, mais cette phrase est téléphonée j'en conviens, je n'ai pas rêvé de New-York ni des Américains. Je n'ai pas bien rêvé. La ruée barbare vers les marchandises, le décompte macabre des décès au quotidien, voire heure par heure, les statistiques de lits de réanimation occupés par des pauvres gens, les empêchements d'humanités ne m'ont pas permis de rêver. Pour tout dire, j'ai cauchemardé. Les grands médias et les petits, qui ne voulaient pas rester en rade, nous ont foutu la frousse. Et ils ont été plutôt très bons. Le vocabulaire « antisocial » s'installe. Terrible. De quoi perdre notre sang froid. Les gestes barrières, la distance sociale plutôt que physique sont les expressions reines qui

ont gagné, et avec elles, des comportements réflexes de la crainte de l'autre émergent et prennent puissance. L'air de rien. Nous étions dans une société de la méfiance, nous avons basculé dans celle de la défiance. C'est comme s'il nous avait fallu nous débarrasser de toute notre empathie pour pouvoir encaisser ces chocs trop violents, où, spectateurs plus qu'avertis, nous ne pouvions rien faire. Ou si peu. A être une fois de plus incités au voyeurisme. L'écœurement de la peine est une anesthésie redoutable. Une barbarie en marche.

Je suis un planqué songeur. Alors plutôt que rêver, j'ai songé. J'ai songé que nous pensions nos démocraties affaiblies alors qu'elles sont mourantes. J'ai songé que la politique avait été

achetée par le capitalisme financier et libéral. J'ai songé qu'il fallait d'urgence nous redonner un horizon plus joyeux. Et dépasser ces démocraties-prétextes, ces démocraties-évidées, ces démocratie-spectacles. J'ai songé qu'il fallait que nous renommions le monde. Que nous réinventions un nouveau régime. La Biocratie serait son nom. J'ai songé qu'il fallait passer du Parlement des Humains au Parlement du Vivant. Et qu'il nous fallait reconstruire les pouvoirs, les institutions. Le Droit surtout. À la lumière nouvelle et si crûe des enjeux d'aujourd'hui. La Démocratie, c'est se soucier du fragile disait Ricoeur, alors la Biocratie sera l'attention sans faille au Vivant. De tout le Vivant. Le Vivant doit être notre transcendance. L'Humain y est bien-sûr inclus. Mais pas au-dessus. Dedans. L'Humain n'est ni hors sol, ni déconnecté. Le transhumanisme

est une chimère redoutable. Le COVID vient de nous le rappeler amèrement, froidement. Engageons nos forces et nos énergies à élaborer ce phare qu'est la Biocratie et engageons nos pas dans ceux des Spinoza, Hegel, Nietzsche ou bien encore Morin, Descola et Latour ! Écrivons les Droits Universels du Vivant ! Changeons-nous ! Hop ! En route vers une nouvelle naissance. Ouvrons de nouvelles perspectives. Changeons d'ère. Changeons de Civilisation ! Ceci n'est même pas un songe, ceci est un devoir de terrestre.

Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE QUE VOUS AVEZ EXPÉRIMENTÉ PENDANT LE CONFINEMENT QUE VOUS SOUHAITEZ CONSERVER À L'AVENIR ? ET QUELQUE CHOSE D'AVANT QUE VOUS AVEZ DÉCIDÉ DE NE PLUS FAIRE ? QUELS IMPACTS LA CRISE AURA-T-ELLE SUR VOTRE PRATIQUE PERSONNELLE, Y COMPRIS CULTURELLE ?

J'ai vécu ce confinement, avec mes proches proches et mes proches lointains, comme une expérimentation à part entière. Assignés à résidence. Dû à un virus et à une impéritie de l'État libéral qui, faute d'avoir des lits, des masques et des tests en nombre suffisant, a pris ses responsabilités en bouclant le Pays. Je me suis senti une deuxième fois humilié, c'est toujours idiot de ma part, lorsque j'ai constaté avec quelle condescendance et infantilisation l'appareil d'État du haut (Gouvernement, Ministères) et parfois jusqu'au bas (Municipalités) nous traitait, nous les citoyens votants. La fermeture des parcs et jardins, la fermeture des bords de mers, lacs, rivières relevaient plus de la punition sans sommation qu'on peut entendre dans certaines cours de récré conservatrices que d'une stratégie prophylactique expliquée à des citoyens adultes. À Limoges, drone et hélicoptère surveillaient les espaces verts et les bords de rivière de manière plus que zélée. Des couples de promeneurs (qui se confinaient à deux et se promenaient à deux) ont été interpellés et verbalisés. Le vrombissement des pales de l'hélico qui volait très bas ajoutait, de manière subtile, une ambiance de guerre des plus anxiogènes. Les chiffres astronomiques des procès-verbaux étaient affichés fièrement telles de précieuses preuves d'efficacité de l'appareil de sécurité de l'État. Il était temps d'être efficace quelque part. Déjà, des « corbeaux » s'activaient pour dénoncer tels ou tels agissements auto-jugés comme déviants. En deux mois, l'expérimentation battait son plein. Tout le monde semblait avoir pris la mesure de son rôle. Quelques-uns semblaient s'y vautrer même avec délectation. Mais je ne citerai personne. Ce n'est pas mon genre.

Ça va vite finalement le changement des comportements. Je me disais aussi que j'avais eu une chance inouïe de ne pas avoir connu de régime totalitaire ou d'avoir vécu l'occupation pendant la seconde guerre mondiale. Ce petit air de terreur médiatique et

politique me semblant déjà effrayant, j'ai eu beaucoup d'empathie pour mes aîné.e.s qui ont dû vivre (et mourir) les pires cauchemars. Fichtre ! De manière brève mais tenace, comme une ritournelle, je me suis dit que finalement, le changement de Société était beaucoup plus simple à mettre en œuvre qu'il n'y paraissait ! Je me suis dit aussi que les Humains avaient une capacité d'adaptation phénoménale et que, paradoxalement, cette extraordinaire faculté qui nous avait permis de vivre en milieu « hostile » pourrait aussi conduire à notre disparition. Je me suis dit également qu'une grande partie de l'Humanité était déjà en résilience pour pouvoir supporter le système actuel. Je suis un planqué qui gamberge.



Et la culture dans tout ça ? J'avoue que cette sidération m'a sacrément anesthésié. J'avais beaucoup d'ouvrages à lire. J'en ai lu très, très peu. J'avais des instruments de musique sous la main. J'en ai joué très, très peu (certains diront que je ne suis pas musicien. Certes). J'avais accès à des milliards de ressources sur le Net. Je m'en suis détourné. C'est un mystère. Si d'autres âmes ont vécu la même chose qu'ils se dénoncent. Nous pourrions monter un cercle. Est-ce que pour autant la culture a été absente de cette assignation à domicile ? Bien-sûr que non. Elle a même été omniprésente. Dans l'observation de mes semblables et dans la peine éprouvée. Dans ce sentiment de ne pas être utile à ceux qui

en ont besoin. Dans la contemplation de mon monde de confiné. Dans l'ingestion par les yeux de ce qui se passait dans mon jardin. Dans l'engloutissement de recettes léguées par mes aïeux que je n'avais jamais osé réaliser. Dans mon dialogue avec le ciel de nuit. Dans mes questions sur le monde de l'au-delà de mes confins.

Qu'aurais-je alors envie de garder après cette « expérimentation » ?
Ma coupe de cheveux je pense

COMMENT IMAGINEZ-VOUS LA RELATION VILLE-CAMPAGNE APRÈS LA CRISE ?

La question métropolitaine, enjeu majeur de nos sociétés urbanisées, pourrait faire passer, aux yeux de certains, la question du rapport ville-campagne au second rang des préoccupations. Voire de faire de cette question un sujet dépassé, épuisé. Ce qui reviendrait à dire que cette dialectique n'est plus opératoire et n'aide plus à penser l'avenir de nos territoires. Or, la crise sanitaire mondiale est venue ébranler l'idéologie dominante de manière tragique. L'interdépendance ville-campagne, l'autonomie des territoires et leurs capacités à offrir aux populations des lieux de vie soutenables à défaut d'être désirables sont autant de sujets essentiels remis à l'agenda du politique et des citoyens. L'extrême fragilité de cette économie mondialisée, tenue par la finance et les multinationales, assise sur des mobilités à bas-coûts a sauté aux yeux de (presque) tous les citoyens. La question d'hier et d'aujourd'hui, avant crise et après crise, est donc d'interroger ce que collectivement les territoires ruraux, apportent à la société en général. Et surtout, face au défi de la transition sociétale, ce qu'ils peu-vent porter comme réponse « solidaire ». Cette question et cette responsabilité, elles s'adressent en premier lieu aux habitants de ces territoires, à ceux qui y vivent et qui veulent y vivre.

Les rapports ville-campagne ne doivent pas être vus comme une dialectique d'opposition, mais de complémentarité. Les campagnes

d'aujourd'hui qualifient les villes. Il faut donc réussir à construire des écosystèmes territoriaux imbriquant villes et campagnes, ouverts et reliés ; à bâtir des espaces d'autant plus robustes et résilients qu'ils seront complémentaires. Pour y parvenir, il faut préserver des territoires vivants, en autonomie (au sens grec), en intégrité politique. Cela nécessite de bousculer cette vieille représentation du centre et de la périphérie, du dominant et du dominé. Il est urgent de repenser les relations ville/campagnes dans un souci de symbiose territoriale. Accepter ces différences de « formes territoriales » pour que chacune s'épanouisse dans son rapport à l'autre. Il nous faut transcender l'approche par secteur pour à la fois agir de manière transversale et cohérente. Des entrées par la santé, par le cadre et la qualité de vie permettraient de renouveler les approches trop segmentées en termes d'aménagement du territoire, d'usages des sols, de filières économiques, de production et de distribution.

Tout cela réinterroge évidemment notre manière de penser la gouvernance territoriale (échelles / acteurs / compétences) et son articulation, selon un principe de subsidiarité. L'enjeu actuel est bien d'organiser intelligemment la mise en cohérence des territoires plu-tôt que leur mise en concurrence. Cela suppose donc de l'innovation et une posture politique forte, non urbanocentrée.

« Il est urgent de repenser les relations ville/campagnes dans un souci de symbiose territoriale. Accepter ces différences de « formes territoriales » pour que chacune s'épanouisse dans son rapport à l'autre. Il nous faut transcender l'approche par secteur pour à la fois agir de manière transversale et cohérente... »

COMMENT CETTE CRISE DURABLE AMÈNERA-T-ELLE À PENSER DIFFÉREMMENT LE DÉVELOPPEMENT DES TERRITOIRES ?

Je suis un planqué mais je ne suis pas devin. Et tant mieux. La crise sanitaire me paraît en tout cas l'expression d'une crise qui dure et durera manifestement encore un peu de temps si nous ne changeons pas nos « manières d'être vivant » et d'être au Monde.

Force est de constater qu'aujourd'hui le modèle de développement des territoires s'échine à ressembler à celui qui est autoproclamé « vainqueur », à savoir celui de la métropole. Les travaux de Bouda Olga et de Grosseti autour de la mythologie « CAME » démontent les arguments fallacieux de ce modèle érigé en dogme et les inepties qui y affèrent.

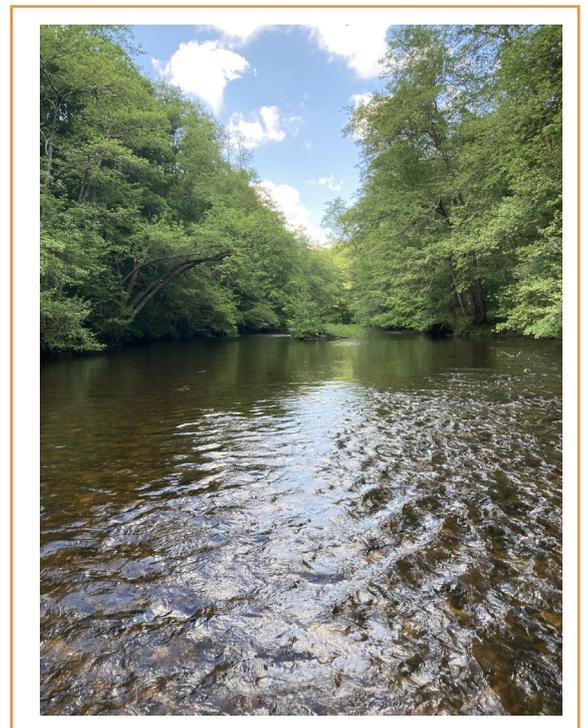
La crise sanitaire est venue surligner de rouge sang les failles de nos mosaïques territoriales concurrentielles et, quand les flux coïncident, l'extrême fragilité des métropoles. Aucune autonomie. Un peu comme si ces monstres de grégarité imposée que sont ces grandes, grandes villes avec leurs grandes, grandes tours perdaient subitement le seul charme qui semblait les rendre supportables : le sentiment d'avoir le monde à portée de main. L'exode des Franciliens en a été une preuve éclatante. Ce ne sont plus des lieux de vie soutenables pour le plus grand nombre de leurs habitants.

Alors oui cette crise peut et doit remettre en question notre conception même de ce qu'est le « développement » et de qui fait « territoire ». Et nous aider au moins à sortir, tant qu'il en est temps, de la marmite qui commence à salement bouillir.

Pour ce qui est du terme « développement », nous voyons tous les jours les effets dévastateurs que ce concept entraîne sur les écosystèmes, sur le climat et sur les injustices sociales. Je me disais qu'il serait intéressant de remplacer ce terme par « épanouissement ». Ça induit de fait d'autres manières de penser les organisations et les projets. De réencastrier notamment l'économie dans les écosystèmes naturels et non au-dessus en tant qu'activité spoliatrice et prédatrice. L'économie a échappé à la politique. Elle est aujourd'hui devenue un monstre à la soif inextinguible qui nous entraîne vers la falaise. Avec le marketing en guise de Cerbère qui dicte nos désirs, agite nos pires penchants et traficote nos valeurs humanistes.

Pour ce qui concerne le terme de « territoire », vision latine et militaire d'un espace occupé et dominé par l'Humain, je me disais qu'il serait intéressant, voire urgentissime, de le renommer aussi pour ne pas rajouter à son malheur à venir. Le territoire n'est pas qu'une simple carte, lisse, sans profondeur et sans dimension spatio-temporelle ! Le territoire n'est pas non plus qu'une simple circonscription électorale ou un périmètre administratif et juridique ! Et si habiter un territoire voulait dire l'entretenir, le ménager, le respecter, le choyer, le partager avec l'ensemble du vivant ? À l'heure de la « grande transition » il est temps de questionner ce terme de « territoire ». De le requalifier. De le penser certes comme le résultat de liens et d'empreintes humaines mais aussi

plus largement un lieu où s'entrecroisent le vivant, la géologie, le climat. De penser et d'imaginer des relations symbiotiques entre les activités humaines et les écosystèmes naturels dans lesquelles elles s'inscrivent. Aller (enfin) vers une écologie relationnelle. Or, aujourd'hui le territoire est plutôt considéré au mieux comme support, au pire comme décor. Il y a ainsi sur l'échiquier de notre système de valeurs sociétales (donc financières), des « vieux décors » qui ne sont plus de « bons supports » (à profits). Ces territoires qu'on nomme selon notre degré de délicatesse, les « peu denses », les enclavés, les relégués, les dépassés. Ils peuvent être d'ailleurs ruraux ou urbains, éloignés ou périphériques. La transition poétique est à engager. Elle est une manière concrète de repenser le monde en le renommant.



LA CULTURE POURRA-T-ELLE Y TROUVER UNE PLACE ?

J'ai très peur que cette crise sanitaire n'accélère les forces et les processus qui étaient en œuvre dans le monde d'avant. À savoir la mise en marchandise de la culture, le rétrécissement de la culture en tant que simple objet de divertissement ou de mise en beauté du territoire-décor. Ce sont deux véhicules qui permettent l'avancée inexorable de l'industrialisation et de la mise en marché concurrentielle de la culture.

À tous les acteurs culturels, professionnels mais aussi amateurs, à tous les habitants des zones de relégation et ceux des beaux-quartiers, tenez-bon ! C'est ce cri de la crise que j'entends. La place de la culture est fondamentale. La culture dans son sens plein et entier bien-sûr. En effet, à part la marche forcée, qui ne marche qu'un temps, la culture est le seul levier pour permettre d'aller durablement vers une société résiliente. Tant que nos imaginaires sociaux auront comme fondations un machisme insidieux, dont les horizons seront tendus vers des rêves de grosses bagnoles, de palace avec piscine et spa, de propriétés immenses avec pelouses tondues à ras, de « collaborateurs » dévoués, de serviteurs

apportant du champagne à une foule de convives parfumée et revêtue des derniers cris de la mode, on ne changera rien. Je ne peux m'empêcher ici de citer Spinoza : « La liberté n'est que l'ignorance des causes qui nous déterminent ». Seule la culture, dans sa forme spirituelle, peut me semble-t-il nous permettre d'entrer en joie à la vue d'une pelouse bordélique mais regorgeant de vies bourdonnantes et pétulantes. Cette joie pourrait être un bon indicateur pour mesurer et guider notre progression vers le monde décarbonné (forcément) de demain. La culture qui fabrique et permet les liens entre les vivants, avec la Terre et avec l'histoire, c'est celle-ci qu'ensemble nous devons défendre, c'est celle-ci à qui nous devons faire toute la place et que nous devons ensemble faire croître et embellir ! Obstinément et joyeusement. Le COVID les caisses mais pas les âmes !

« La culture qui fabrique et permet les liens entre les vivants, avec la Terre et avec l'histoire, c'est celle-ci qu'ensemble nous devons défendre, c'est celle-ci à qui nous devons faire toute la place et que nous devons ensemble faire croître et embellir ! »

Auteur

Jean-Yves Pineau

Directeur de l'association Les Localos

Jean-Yves Pineau est cofondateur et directeur de l'association nationale Les Localos (transitions et développement local). Il a travaillé pendant onze ans la question de la culture comme socle et levier du développement territorial (Pays de Racan, Indre-et-Loire). De 2002 à 2016, il a dirigé le collectif Ville-Campagne, structure nationale dans laquelle il a accompagné de très nombreux territoires (communes et intercommunalités, Pays et PNR, départements et régions). Il est par ailleurs intervenant au sein de différentes universités, chroniqueur pour la revue Village, auteur-compositeur-interprète et demi de mûlée.

<https://www.localos.fr/>



Retrouvez nos interviews :
« Confinement, ma vie de
professionnel-le du spectacle »
sur notre site :

<https://auvergnerhonealpes-spectacle vivant.fr>

(RE) TOUCHER TERRE

JUIN 2020

Éditeur : Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant //
Directeur de la publication : Nicolas Riedel // Mise en page :
Laelitia Mistretta, Marie Coste
Crédits photographiques :
Couverture : Dillon Shook et Freddie Marriage pour [Unsplash](https://unsplash.com)



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant est soutenue financièrement par le ministère de la Culture / Drac Auvergne-Rhône-Alpes et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
SPECTACLE
VIVANT

33 cours de la Liberté - 69003 Lyon
04 26 20 55 55

contact@auvergnerhonealpes-spectacle vivant.fr
www.auvergnerhonealpes-spectacle vivant.fr

SUIVEZ-NOUS SUR    